

vérité n'est pas, à beaucoup près, acceptée de tous, même parmi les membres les plus intelligents de la société : étant donnée l'importance qu'il y a à établir cette vérité, comme partie intégrante de la théorie de la descendance, je ne puis penser que le temps ou le travail consacrés à un sérieux effort pour établir cette vérité puissent être considérés comme perdus, quand bien même aux esprits déjà convertis il puisse sembler inutile d'écraser nos adversaires avec tant de minutie et d'une façon aussi impitoyable. En second lieu, je prierai ce lecteur ami de noter que, si la discussion a partout pris la forme d'une réponse à des objections, elle s'étend en réalité sur un domaine beaucoup plus vaste; elle vise non seulement à culbuter le parti hostile, mais encore et surtout à exposer les principes qui ont probablement été en jeu dans « l'origine des facultés humaines ».

Le diagramme qui est reproduit d'après mon ouvrage précédent sur *l'Évolution mentale chez les Animaux* (1), et qui sert à représenter les traits principaux de la psychogenèse à travers le règne animal, se retrouvera dans les volumes qui suivront celui-ci, et sera complété de façon à représenter les phases principales de « l'évolution mentale chez l'homme ».

18, Cornwall Terrace, Regent's Park.

Juillet 1888.

(1) Traduction française par H. de Varigny, C. Reinwald, 1884, Paris.

L'ÉVOLUTION MENTALE

CHEZ L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME ET LA BRUTE

Reprenant le problème de la Psychogenèse au point où je l'ai laissé dans mon précédent ouvrage, *l'Évolution mentale chez les Animaux* (1), j'ai, dans le présent traité, à considérer l'étendue entière de l'évolution mentale chez l'homme. Evidemment, le sujet ainsi présenté est si vaste que, dans l'une ou l'autre de ses branches, il peut être considéré comme renfermant l'histoire entière de notre espèce, avec notre développement préhistorique hors des formes inférieures de la vie, comme je l'ai indiqué déjà dans ma préface. Cependant ce n'est pas mon intention d'écrire une histoire de la civilisation, encore moins d'élaborer une hypothèse anthropogénétique. Mon but est simplement de porter dans l'investigation de la psychologie humaine une suite de principes que j'ai déjà appliqués aux tentatives d'éclaircissement de la psychologie animale. Je désire montrer que, dans un département comme dans l'autre, la lumière qui a été répandue par la doctrine de l'évolution est d'une importance que nous commençons maintenant seulement à apprécier, et que, en adoptant la théorie du développement continu d'un ordre d'esprit à l'autre, nous sommes mis en état d'expliquer scientifiquement toute la constitution mentale de l'homme, même dans certaines parties qui, aux générations précédentes, avaient semblé inexplicables.

Pour atteindre ce but, il n'est pas nécessaire que je cherche à entrer dans les détails, dans l'application de ces principes aux

(1) 1 vol. in-8, 1887, traduction française par H. de Varigny (Reinwald).

faits de l'histoire. Je pense, au contraire, qu'un tel essai, fût-il qualifié pour le faire, tendrait seulement à obscurcir mon exposition de ces principes mêmes. C'est assez que je trace l'action de ces mêmes principes, en contours pour ainsi dire, et je laisse à l'historien de profession la tâche de les appliquer dans les cas spéciaux.

Cet ouvrage étant ainsi un traité de la psychologie humaine envisagée au point de vue de la théorie de la descendance, la première question qui se pose est évidemment celle des preuves montrant que l'esprit humain dérive des facultés mentales telles que nous les rencontrons chez les animaux inférieurs. Et ici, je pense, ce n'est pas trop de dire que nous touchons à un problème qui n'est pas simplement le plus intéressant de ceux qui se trouvent dans le domaine de mes recherches, mais peut-être le plus intéressant de ceux qui aient jamais été soumis à l'esprit de l'homme. S'il est vrai que « l'étude naturelle de l'humanité soit l'étude de l'homme », assurément l'étude de la nature n'a jamais pénétré jusqu'ici dans un domaine aussi important à tous les points de vue que celui que notre propre génération a pour la première fois abordé. Après des siècles de conquêtes intellectuelles dans toutes les régions des phénomènes de l'univers, l'homme a, à la fin, commencé à trouver qu'il pouvait appliquer d'une manière nouvelle et inattendue l'adage de l'antiquité « Connais-toi toi-même » ; car il a commencé à comprendre qu'il est très probable, sinon absolument certain, que sa propre vie naturelle est identique par la forme et par la nature avec toute autre forme de vie, et que même le côté le plus surprenant de sa propre nature, la plus surprenante de toutes les choses à la portée de ses connaissances, l'esprit humain lui-même, n'est que le sommet d'un arbre puissant dont les racines, la tige et beaucoup de branches sont cachées dans l'abîme des temps planétaires. C'est pourquoi avec le professeur Huxley on peut dire que « l'importance d'une telle recherche est en vérité intuitivement manifeste. Ramené face à face avec des images vagues de lui-même, le moins réfléchi des hommes éprouve une certaine secousse due peut-être moins au dégoût inspiré par l'aspect de ce qui paraît comme une insultante caricature qu'à l'éveil d'une soudaine et profonde défiance des théories consacrées par le

temps, et des préjugés fortement enracinés au sujet de sa propre position dans la nature et de ses rapports avec le monde plus large de la vie. Cependant ce qui demeure un vague soupçon pour les irréfléchis devient un argument puissant plein des plus profondes conséquences pour tous ceux qui connaissent les récents progrès des sciences anatomiques et physiologiques (1). »

Le problème qui, dans cette génération, pour la première fois, s'est présenté à la pensée humaine, est celui de savoir comment cette pensée elle-même est arrivée à l'existence. Une question de la plus profonde importance pour tout système de philosophie a été soulevée par l'étude de la biologie, et c'est la question de savoir si l'esprit de l'homme est essentiellement le même que l'esprit des animaux inférieurs, ou s'il a eu, en totalité, ou en partie, quelque autre mode d'origine, s'il est essentiellement distinct, différent non seulement en degré, mais en nature, de tous les autres types d'existence psychologique. Et comme, sur cette grande et profondément intéressante question, les opinions sont encore très divisées, même parmi ceux qui sont les plus éminents dans la science, et qui acceptent les principes de l'évolution appliqués à l'explication de la constitution mentale des animaux inférieurs, il est évident que la question n'est ni superficielle, ni aisée à résoudre.

Je m'efforcerai cependant de l'examiner le plus clairement possible et aussi, j'ai à peine besoin de le dire, avec toute l'impartialité dont je suis capable (2).

On se rappellera que, dans l'Introduction de mon précédent ouvrage, j'ai déjà brièvement esquissé la manière dont je me propose de traiter la question.

En conséquence, il suffira de faire remarquer que je commençai par admettre la vérité de la théorie générale de la descen-

(1) *Man's Place in Nature*, p. 59.

(2) Il sera peut-être utile d'expliquer dès maintenant ce que j'entends par « différence de nature », expression que je viens d'employer et qui reviendra fréquemment dans tout cet ouvrage. J'entends par là « différence d'origine ». C'est là la seule distinction réelle que l'on puisse faire entre les expressions « différence de nature » et « différence de degré », et je n'aurais pas songé à en donner la définition si différents auteurs n'avaient semblé en parler d'une façon confuse, par exemple M. Sayce qui dit, en parlant du développement des langages hors d'une source commune, que « les différences de degré deviennent avec le temps des différences de nature ». (*Introduction to the Science of Language*, II, p. 309.)

dance, en ce qui concerne le règne animal, au double point de vue de l'organisation mentale et de l'organisation corporelle. Mais en faisant ceci, j'exclus expressément l'organisation mentale de l'homme, comme constituant un département de la psychologie comparée au sujet duquel je ne me sentais pas en état d'admettre les principes de l'évolution. La raison pour laquelle je fis cette exception spéciale, je l'ai suffisamment expliquée, et j'en viendrai à présent, sans autre préambule, à une étude complète du problème qui est devant nous.

Premièrement, considérons la question *a priori*. En accord avec notre hypothèse originelle sur laquelle tous les naturalistes modernes de quelque renom s'accordent, le processus de l'évolution organique et mentale a été continu dans tout le domaine physique et psychique, sauf une seule exception, celle de l'esprit de l'homme.

Par analogie, il nous paraît *a priori* improbable que l'évolution, ailleurs si uniforme et constante, ait été interrompue à sa phase dernière, et, donnant une plus large extension à cette analogie, la présomption *a priori* qui s'élève est si considérable qu'à mon avis elle ne peut être contrebalancée que par quelques faits puissants et évidents, dénotant entre les psychologies humaine et animale une différence si nette qu'il soit pour ainsi dire virtuellement impossible que l'une ait jamais pu se développer en l'autre. Voilà une première considération.

Ensuite, nous tenant toujours sur le terrain de l'*a priori*, il est certain que la psychologie humaine, dans le cas de chaque individualité humaine, présente à l'observation directe une suite de développements graduels, une évolution s'étendant de l'enfance à la virilité, et que, dans cette succession qui commence à un niveau zéro de la vie mentale et peut arriver au point culminant du génie, il n'y a nulle part, et nulle part il n'a été observé un saut tel que le passage d'un ordre d'être psychique à un autre pourrait en présenter. En conséquence, c'est un fait d'observation que l'intelligence humaine diffère. Fille ou non de celle des animaux par la nature, on doit certainement admettre pour elle un développement graduel à partir d'un niveau zéro. Ceci, je le pose comme la seconde considération.

En outre, tant qu'il passe à travers les phases supérieures de

son développement, l'esprit humain s'élève à travers une échelle de facultés mentales qui sont semblables à celles qui sont, en permanence, présentées par les espèces psychologiques animales.

Un regard sur le diagramme que j'ai placé au commencement de mon précédent ouvrage servira à montrer combien le développement de l'esprit humain individuel suit l'ordre de l'évolution mentale dans le règne animal, tant au point de vue quantitatif qu'au point de vue qualitatif.

Et quand nous nous rappelons que, dans tous les cas jusqu'au niveau où ce parallèle finit, le diagramme en question est l'expression non d'une théorie psychologique, mais d'un fait psychologique bien observé et incontestable, je pense que chaque être doué de raison peut admettre que, quelle que soit l'explication de cette remarquable conformité, il doit être admis une explication quelconque, en dehors du simple hasard. Mais s'il en est ainsi, la seule explication valable est celle que fournit la théorie de la descendance.

Ces faits, qui constituent ma troisième considération, contribuent encore et, je pense, plus fortement, à augmenter la force de la précédente présomption contre une hypothèse qui suppose que le processus de l'évolution peut avoir été interrompu dans le domaine mental.

Enfin, c'est aussi un fait d'observation, comme je le montrerai dans l'ouvrage qui fera suite à celui-ci, que dans l'histoire de notre race, comme le rapportent les documents, les traditions, les ruines antiques, les instruments de l'âge de pierre, l'intelligence de la race a été soumise à une suite régulière de développement graduel.

La force de cette considération repose dans la preuve qu'elle fournit que, si le cours de l'évolution mentale a pu être arrêté entre les singes anthropoïdes et l'homme primitif, il a repris chez l'homme primitif et a continué depuis, aussi ininterrompu dans l'espèce humaine qu'il l'avait été d'abord dans les espèces animales. Étant donnés ces faits, et simplement *a priori*, cette supposition me paraît au moins improbable. Dans tous les cas, ce n'est certainement pas la sorte de supposition que les hommes de science seront disposés à regarder avec faveur, car une longue et difficile expérience nous a enseigné que la plus admissible des

hypothèses que nous apportions avec nous dans notre étude de la nature est celle qui reconnaît dans la nature le principe de continuité.

Prenant alors ces plusieurs considérations *a priori* ensemble, celles-ci doivent, dans mon opinion, être données comme plaidant très fortement *prima facie* en faveur du point de vue qu'il n'y a pas eu d'interruption dans le processus de développement au cours de l'histoire psychologique, mais que l'esprit de l'homme, comme l'esprit de l'animal, — comme toute autre chose dans le domaine vivant de la nature, — est dû à un développement. Ces considérations montrent, en effet, non seulement que par analogie cette interruption a dû être improbable, mais aussi qu'il n'y a rien dans la constitution de l'esprit humain d'incompatible avec l'hypothèse que son existence a été lentement développée, étant donné que, non seulement dans le cas de chaque vie individuelle, mais aussi dans toute histoire de notre espèce, l'esprit humain subit et a subi le processus en question.

Donc, pour renverser une présomption *a priori* aussi forte, le psychologue se trouve obligé de fournir de très puissantes considérations *a posteriori*, tendant à montrer qu'il y a quelque chose dans la constitution de l'esprit humain qui rend virtuellement impossible ou, en tout cas, excessivement difficile à imaginer, le fait d'une descendance génétique hors d'une organisation mentale inférieure.

C'est pourquoi je vais maintenant considérer, aussi soigneusement et impartialement que je le pourrai, les arguments qui ont été produits en faveur de cette thèse.

Dans l'Introduction de mon précédent ouvrage, j'ai fait remarquer que la question de savoir si l'intelligence humaine est un développement de l'intelligence animale ne peut être traitée scientifiquement qu'en comparant l'une à l'autre, pour s'assurer des points de ressemblance et des points de différence. Considérons d'abord brièvement les points de conformité; j'en viendrai ensuite à l'étude attentive des plus importantes théories qui ont jusqu'ici été formulées à l'égard des divergences.

Si nous considérons les Émotions telles qu'elles se présentent chez la brute, nous ne pouvons manquer d'être frappés par

ce grand fait que l'étendue psychologique qu'elles comprennent est presque aussi vaste que celle des facultés émotives de l'homme.

Dans mon précédent travail, j'ai donné ce que je considère comme une preuve incontestable de l'existence des émotions suivantes, que je nomme ici dans l'ordre de leur apparition dans l'échelle psychologique: crainte, surprise, affection, irritabilité, curiosité, jalousie, colère, joie, sympathie, émulation, orgueil, ressentiment, émotion du beau, chagrin, haine, cruauté, bienveillance, vengeance, rage, honte, regret, dissimulation, sens du risible (1).

Cette nomenclature épuise la liste de toutes les émotions humaines, à l'exception de celles qui nous viennent de la religion, du sens moral et du sens du sublime. En conséquence, je pense que nous avons le droit de conclure qu'en ce qui concerne les émotions, on ne peut dire que les faits de la psychologie animale élèvent aucune difficulté contre la théorie de la descendance. Au contraire, la vie émotionnelle des animaux est si similaire à la vie de l'homme, et spécialement des jeunes enfants, que cette similitude doit, en vérité, être considérée comme une démonstration évidente d'une continuité génétique entre elles.

De même pour l'Instinct. Comprenant ce terme dans le sens précédemment défini (2), il est incontestable que chez l'homme, surtout durant la période de l'enfance et de la jeunesse, divers instincts bien définis sont visibles, qui ont trait principalement à la nutrition, à la conservation de soi-même, à la reproduction et à l'éducation de la progéniture. Personne ne s'est avisé de nier que tous ces instincts sont identiques à ceux que nous observons chez les animaux inférieurs, ni, d'un autre côté, de suggérer qu'il n'y a aucun instinct qui puisse être particulier à l'homme, à moins que les sentiments moraux et religieux ne soient considérés comme participant de la nature des instincts. Et bien qu'il

(1) Voir l'*Évolution mentale chez l'Animal*, trad. par H. de Varigny: Émotions.

(2) *Évolution mentale chez l'Animal*, p. 139: « Ce terme est d'ordre générique et comprend toutes les facultés mentales impliquées dans l'acte conscient et adaptif antérieur à l'expérience individuelle, sans la connaissance nécessaire de la relation entre les moyens employés et le but atteint, mais similairement inventé dans les conditions identiques, et fréquemment présentées, par tous les individus de la même espèce. »

soit vrai que l'instinct joue un plus grand rôle dans la psychologie de l'homme, ce fait n'a évidemment aucune importance, à notre point de vue qui ne considère que l'identité de principe. Si quelqu'un avait la puérilité de soutenir que l'esprit de l'homme diffère en nature de celui de la brute, parce que celui-ci ne déploie aucun instinct particulier, tel, par exemple, que celui de filer une toile, de construire un nid ou de couvrir des œufs, la réponse serait naturellement que, par parité de raisonnement, l'esprit d'une araignée doit être tenu pour différent de celui d'un oiseau. Donc, en ce qui concerne les émotions et instincts, la ressemblance est beaucoup trop étroite pour admettre la contestation. Pour la Volition, nous en parlerons plus au long dans la suite de ce travail. Il suffira de dire d'une façon générale que personne n'a sérieusement mis en question l'identité de nature de la volonté humaine avec la volonté animale jusqu'au niveau où la soi-disant liberté est supposée par mes adversaires survenir et caractériser la première.

Si la volonté humaine diffère de la volonté animale par un caractère ou attribut de ce genre, il sera tenu compte du fait au cours de l'analyse qui suit.

Pour le moment, cependant, nous esquissons simplement d'une façon préliminaire les points de ressemblance entre la psychologie humaine et celle de l'animal. En conséquence, jusqu'ici, en ce qui concerne la volonté, nous avons seulement à remarquer que, jusqu'au point où la volition d'un homme commence à surpasser celle d'une brute par la complexité, le raffinement, la prévoyance, nul ne conteste l'identité de nature.

En dernier lieu, la même remarque s'applique aux facultés de l'Intelligence (1).

Si grande que puisse être, sans aucun doute, la différence entre ces facultés, dans les deux cas l'on reconnaît que celle-ci

(1) Naturellement mes adversaires n'admettront pas que ce mot puisse être proprement appliqué à la psychologie de l'animal, mais je ne m'en sers pas maintenant dans un sens postulat. Je l'emploie seulement pour éviter d'avoir recours — ce qui serait nécessaire autrement — à la création d'un mot nouveau. Quelque opinion que nous puissions avoir au sujet des relations entre les psychologies animale et humaine, il nous faut d'une façon ou d'une autre faire une distinction entre les différents ingrédients de l'une et de l'autre, par conséquent entre l'instinct, les émotions et l'intelligence d'un animal. (Voir *Évolution Mentale chez l'Animal*.)

n'est point une différence de nature *ab initio*. Au contraire, on reconnaît que jusqu'à un certain point — en particulier jusqu'au degré le plus élevé qu'atteigne l'intelligence chez l'animal, — il n'y a pas simplement similitude de nature, mais identité de correspondance. En d'autres termes, le parallélisme entre les intelligences humaine et animale que présente mon diagramme, et auquel il a été déjà fait allusion, n'est point contesté. En conséquence, la question ne se pose qu'à l'égard de ces facultés surajoutées qui sont représentées au-dessus du degré marqué 28, où s'arrête le développement de l'intelligence animale et où commence celui de l'intelligence nettement humaine. Mais, même au degré 23, l'esprit humain est déjà en possession de plusieurs de ses facultés les plus utiles, et il ne perd point celles-ci ultérieurement, mais les perfectionne au cours de son développement consécutif, comme nous le savons bien par l'observation de la psychogenèse chez l'enfant.

Maintenant, il est de l'essence même de l'évolution considérée en tant que processus que, lorsqu'un ordre d'existence passe à des degrés plus élevés de perfectionnement, ce perfectionnement prend son point de départ sur les fondations déjà existantes et créées par les progrès passés, de telle sorte que, lorsqu'on fait la comparaison avec n'importe quel ordre allié d'existence qui n'a point été autant perfectionné, l'on peut trouver un parallélisme plus ou moins étroit entre les deux jusqu'au point où l'un commence à distancer l'autre, et où cesse toute possibilité de comparaison. Considérant les faits de la psychologie comparée qui sont devant nous, ils nous semblent indiquer fortement que les facultés surajoutées de l'intelligence humaine ont été dues à un processus d'évolution.

Je ne voudrais pas que l'on crût que, dans cette esquisse préliminaire des ressemblances entre les psychologies humaine et animale, j'ai tracé mon dessin avec parti pris, et je veux citer ici un court passage qui montrera que je n'ai point exagéré le degré auquel ceci est accepté par les adeptes d'opinions opposées. Ce passage est emprunté à un naturaliste distingué, qui est également un bon psychologue, et dont j'aurai souvent à parler, puisque, pour ces deux raisons, il est le plus compétent aussi bien que le plus éminent de nos adversaires. Dans son discours

présidentiel à la section biologique de l'Association Britannique en 1879, M. Mivart a dit :

« Je n'ai nullement la volonté d'ignorer les merveilleuses facultés des animaux, ni la ressemblance de leurs actions avec celles de l'homme. Nul ne peut raisonnablement nier que beaucoup d'entre eux ont des sensations, des émotions et des perceptions analogues aux nôtres ; qu'ils jouissent du mouvement volontaire et exécutent des actes groupés de façons complexes pour des fins définies ; que, jusqu'à un certain point, ils s'instruisent par l'expérience et combinent les perceptions et réminiscences de façon à en tirer des inductions pratiques, percevant directement des objets en relations mutuelles différentes, de telle sorte qu'à certains égards on peut dire qu'ils perçoivent les relations. Ils manifestent de l'hésitation, qui se termine, semble-t-il, après un conflit de désirs, par un acte qui paraît être dû au choix ou à la volonté ; et certains animaux, comme le chien, manifesteront non seulement la fidélité et l'affection les plus étonnantes, mais aussi des signes évidents de honte, ce qui semble être le résultat de perceptions morales commençantes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que tant de personnes peu adonnées à l'introspection patiente et attentive ne perçoivent point de différence radicale entre un animal ainsi doué et la nature de l'homme. »

Nous pouvons maintenant contredire les points par lesquels différents écrivains ont considéré que la psychologie humaine diffère de la psychologie animale.

La théorie que les animaux sont des machines non sentantes ne mérite point de nous arrêter, car nul, de nos jours, ne la défendrait (1). Nous pouvons, encore, après ce que j'en ai dit dans mon

(1) Si quelqu'un était disposé à ce faire, je répondrais par la bouche du professeur Huxley qui a nettement exposé la situation : « Quelle est la nature de l'évidence qui nous conduit à admettre que nos congénères sentent ? La seule preuve dans cet argument par analogie est la similitude de leur organisation et de leurs actes avec les nôtres, et, si ceci suffit à prouver que nos congénères sentent, la preuve suffit certainement à prouver qu'un singe sent, etc. » (*Critiques and Addresses*, page 282.) A cet exposé, M. Mivart fait, il est vrai, une critique, mais elle est singulièrement faible. Il dit : « Ce n'est certainement pas par la similitude de la structure ou des actes, mais par le langage que les hommes sont placés en communication les uns avec les autres. » En réponse, il me semble suffisant de demander d'abord si le langage n'est pas un acte, et, en second lieu, si, en tant qu'expression de souffrance, le langage articulé est considéré par nous comme plus « éloquent » que les cris inarticulés et les gestes.

chapitre sur la Raison, dans mon précédent ouvrage, passer sur la distinction toujours plus ou moins admise entre la psychologie humaine et celle de l'animal — savoir, que l'une est rationnelle et l'autre irrationnelle. Nous y avons montré en effet que, si nous employons le mot *raison* dans son sens exact et non dans son sens traditionnel, rien n'est plus clair que le fait que l'esprit de l'animal est capable de *ratiociner* à un degré qui n'est point médiocre. L'origine de la doctrine très répandue d'après laquelle les animaux ne possèdent pas de raison doit, ce me semble, se trouver dans le fait que la raison atteint un degré de développement beaucoup plus considérable chez l'homme que chez les animaux, tandis que l'instinct est plus développé chez ces derniers que chez l'homme ; et la phraséologie courante, méconnaissant les points de similitude, alors qu'elle exagère les différences plus faciles à apprécier, désigne toutes les facultés mentales de l'animal comme étant instinctives, par opposition à celles de l'homme qu'elle nomme rationnelles. Mais, à moins de pénétrer dans un cercle évidemment vicieux, nous devons éviter d'admettre que tous les actes des animaux soient instinctifs, et de déclarer ensuite que, parce qu'ils sont instinctifs, ils diffèrent en nature des actes de l'homme, qui sont rationnels. En réalité, il y a ici un postulat, et il ne peut être répondu qu'en examinant en quoi l'instinct diffère essentiellement de la raison. Je me suis efforcé de faire ceci dans mon précédent ouvrage avec autant de précision que le permet la nature du sujet, et je crois avoir démontré d'abord qu'il n'existe pas entre l'instinct et la raison une aussi grande différence qu'on l'admet généralement — le premier se fusionnant souvent avec la dernière, et la dernière se transformant souvent en le premier, — et, en second lieu, que tous les animaux supérieurs manifestent à des degrés différents la faculté d'induction. *Ceci est de la raison proprement dite*, et, bien qu'il soit vrai que dans aucun cas elle n'atteint chez les animaux un degré de développement autre que rudimentaire, en comparaison avec son prodigieux développement chez l'homme, la question est tout autre quand il s'agit de savoir s'il y a une différence de nature (1).

(1) Naturellement, là où le mot « raison » est pris dans le sens de *pensée introspective*, les remarques qui précèdent ne sont point applicables, si ce n'est pour indiquer l'erreur dans l'emploi du mot.